

Questions internationales

L'Europe élargie d'après 1989

Le rôle croissant des réseaux sociaux

Paix et guerre de Raymond Aron

La mort de Jean Jaurès



L'Été 14

D'un monde à l'autre (1914-2014)



N° 68 Juillet-août 2014

M 09894 - 68 - F: 10,00 € - RD



CANADA: 14.50 \$ CAN

La
documentation
Française

IL Y A 100 ANS... 1914

Revivez le début de la guerre à travers les publications officielles



24 €

En vente chez votre libraire,
sur www.ladocumentationfrancaise.fr
et par correspondance :
DILA – 29, quai Voltaire – 75344 Paris cedex 07

 La
documentation
Française 

Conseil scientifique

Gilles Andréani
Christian de Boissieu
Yves Boyer
Frédéric Bozo
Frédéric Charillon
Jean-Claude Chouraqui
Georges Couffignal
Alain Dieckhoff
Julian Fernandez
Robert Frank
Stella Gervas
Nicole Gnesotto
Pierre Grosse
Pierre Jacquet
Christian Lequesne
Françoise Nicolas
Marc-Antoine Pérouse de Montclos
Fabrice Picod
Jean-Luc Racine
Frédéric Ramel
Philippe Ryfman
Ezra Suleiman
Serge Sur

Équipe de rédaction

Rédacteur en chef
Serge Sur
Rédacteur en chef adjoint
Jérôme Gallois
Rédactrices-analystes
Céline Bayou
Ninon Bruguère
Secrétaire de rédaction
Anne-Marie Barbey-Beresi
Traductrice
Isabel Olivier
Secrétaire
Marie-France Raffiani

Cartographie

Thomas Ansart
Patrice Mitrano
Antoine Rio

(Atelier de cartographie de Sciences Po)

Conception graphique

Studio des éditions de la DILA

Mise en page et impression

DILA

Contacter la rédaction :

QI@dila.gouv.fr

Retrouver

Questions internationales sur :



Questions internationales assume la responsabilité du choix des illustrations et de leurs légendes, de même que celle des intitulés, chapreaux et intertitres des articles, ainsi que des cartes et graphiques publiés.

Les encadrés figurant dans les articles sont rédigés par les auteurs de ceux-ci, sauf indication contraire.

L'Été 14, c'est évidemment aussi bien 2014 que 1914. Difficile d'échapper à la pression du Centenaire et au demeurant pourquoi s'y dérober ? Le premier conflit mondial, la Grande Guerre, a été de tant de conséquences sur tous les plans, en France, en Europe et dans le monde, son souvenir et ses effets restent tellement présents qu'ils méritent que l'on y revienne. Cet immense conflit a été longtemps occulté par le second, plus mondial encore et la longue période qui a suivi. Maintenant que la guerre froide est résorbée, l'impact de la Grande Guerre revient en pleine lumière et l'on voit mieux comment ses suites ont contribué à façonner le monde dans lequel nous vivons.

C'est ce à quoi s'emploie le présent dossier, non dans une perspective historique ou commémorative, mais dans une optique comparative, mesurer ce que le présent doit à cette période convulsionnaire et dans quelle mesure il l'a dépassée ou lui a échappé. Il l'a certainement dépassée en ce que la perspective d'un grand conflit mondial entre États, avec son cortège de massacres et de haines, d'exacerbations nationalistes et d'hostilités irréconciliables n'est plus à l'ordre du jour ni à l'horizon visible. Mais qui peut dire que la paix est enracinée, que le fantôme de la guerre ne continue pas de rôder ici et là, que la mémoire des grandes tragédies du xx^e siècle ne contribue pas à l'exorciser ? Il n'est certes pas inutile de se rappeler comment l'on peut y tomber à reculons.

Sur d'autres plans, notre temps procède de la Grande Guerre. Celle-ci est le début du premier siècle américain, elle métamorphose pour un temps la mondialisation sans l'arrêter, elle amorce la fin de la domination de l'Europe sur le monde, la décolonisation, elle contribue à faire de grands mouvements de masse des facteurs de l'histoire, elle réveille des peuples endormis, elle accélère la course au progrès scientifique et technologique comme moteur des relations internationales, elle remet en jeu tous les facteurs de la puissance. Le début du xxi^e siècle fait parfois écho au début du xx^e – même si la puissance militaire n'en est plus le grand instrument, montée de l'Allemagne et de l'Asie ou, sur un autre plan, expansion sans frein du capitalisme de marché et déficit corrélatif de gouvernance globale...

Sans en être directement inspirées, les autres rubriques de cette livraison de *Questions internationales* peuvent s'inscrire dans le prolongement du dossier. Le rôle des drones évoque par exemple les transformations de la guerre, le retour de la Russie traditionnelle rappelle d'anciens clivages, la construction de l'Europe trouve ses racines dans la volonté de surmonter des divisions mortelles et les interrogations à son sujet sur leur retour latent. Démocratie ou ethnicité, *demos* ou *ethnos*, sont en tension, et les réseaux sociaux peuvent favoriser l'une aussi bien que l'autre.

Quant aux « Histoires de *Questions internationales* », l'assassinat de Jean Jaurès rappelle par exemple la fragilité de l'internationalisme généreux et pacifiste. Il présage l'effacement du socialisme démocratique. Pour le maître ouvrage de Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, il remonte à plus d'un demi-siècle. On pourrait le considérer comme anachronique, et il l'est à certains égards, notamment par son manque de considération pour le droit international. Mais la problématique de la sécurité reste centrale dans les relations internationales, sécurité qui est demeurée fortement armée tout au long du dernier siècle et qui demeure aujourd'hui à réinventer.

N° 68 SOMMAIRE

DOSSIER...



© Présidence de la République et Wikicommons

L'Été 14 : d'un monde à l'autre (1914-2014)

- 4 Ouverture – L'Été 1914,
un siècle après : ruptures,
dynamiques, invariants**

Serge Sur

- 12 La Grande Guerre,
un accélérateur
de la mondialisation**

Georges-Henri Soutou

- 25 Un siècle d'interprétations
et de polémiques
historiographiques**

Entretien avec Gerd Krumeich

- 29 Le système international
entre 1914 et 2014**

Gilles Andréani

- 43 Les transformations
de la guerre depuis 1914**

Yves Boyer

- 54 Les États-Unis au cœur
des métamorphoses
de la puissance**

Pierre Buhler

64 **Les conséquences économiques de la Grande Guerre**

Markus Gabel

78 **Europe 1914-Asie 2014 : une comparaison en débat**

Pierre Grosser

Et les contributions de

*Fabien Baumann (p. 73),
Claire Delahaye (p. 61),
Christine de Gemeaux (p. 22),
Amaury Lorin (p. 37)
et Christelle Taraud (p. 51)*

Chroniques d'ACTUALITÉ

88 **Drone Wars : le programme américain d'éliminations ciblées en débat**

Grégory Bouterin

92 **L'épineux retour stratégique de la Russie**

Renaud Girard

Questions EUROPÉENNES

94 **« L'Europe élargie » d'après 1989 : comment se réorienter dans la pensée ?**

Stella Ghervas

Regards sur le MONDE

102 **Réseaux sociaux : de nouveaux acteurs géopolitiques**

Tristan Mendès France

HISTOIRES de *Questions internationales*

107 **Paix et guerre entre les nations, un demi-siècle plus tard**

Serge Sur

116 **Jean Jaurès : mort criminelle, assassinat inutile**

Amaury Lorin

Les questions internationales sur INTERNET

123

Liste des CARTES et ENCADRÉS

ABSTRACTS

125 et 126

L'Été 1914, un siècle après : ruptures, dynamiques, invariants

Un siècle après le déclenchement de la Grande Guerre, le temps est celui des commémorations, mais aussi des analyses et des interrogations. On aurait pu penser que, avec la disparition des derniers combattants ou témoins, l'événement se réduirait à l'histoire froide, celle des études dépassionnées, des synthèses sereines, apanage d'un milieu aussi érudit que restreint de spécialistes. Il n'en est rien, au moins en France et dans d'autres pays profondément atteints par ce conflit. Cette première guerre des peuples contemporaine a laissé des traces sociétales profondes, les mémoires familiales sont présentes, la chair vive des nations reste sensible. Il n'est que de constater pour le mesurer l'affluence des nouvelles générations lors des cérémonies du 11 Novembre aux monuments aux morts, ou encore l'attention avec laquelle souvenirs, correspondances, émissions, publications sont recueillis ou suivis. En l'occurrence, les États ont oublié plus vite que les peuples, et il est vrai que les conséquences politiques, économiques et sociales du premier conflit mondial ont été immenses et durables.

Présence de l'été 1914

De plus en plus, l'été 1914 est perçu comme le point de départ d'un nouveau monde, alors

qu'il avait été éclipsé dans les perceptions collectives par la Seconde Guerre mondiale, 1945, année zéro, rupture profonde avec le passé. L'éloignement dans le temps a en quelque sorte rapproché 1914 dans les esprits. En même temps, ces perceptions restent très différentes en fonction des pays concernés. En France, pays sans doute le plus touché par la durée et la violence des combats, territoire en partie dévasté, une génération de jeunes hommes, ces Français de Saint-André-des-Champs chers à Marcel Proust, fauchés avec des conséquences démographiques durables, l'affaiblissement du pays dans sa substance, il a fallu près d'un siècle pour se relever. Une victoire difficile et vite gâchée a été suivie d'une défaite humiliante, puis d'une régénération aujourd'hui en question. C'est à cette aune que l'on juge souvent 1914. La bataille idéologique a succédé aux combats, et il n'est pas rare d'entendre que les soldats de 1914-1918 ont été des victimes sacrifiées, tuées par l'incurie de leurs propres généraux, alors qu'ils sont des héros, morts les armes à la main en défendant leur sol.

L'occupation allemande et la déportation devraient faire réfléchir aux conséquences du pacifisme défaitiste qui a prospéré durant ces années noires. Fallait-il laisser passer les armées du Kaiser et consentir au dépeçage du

pays ? Cette génération admirable ne l'a pas cru et nous lui en sommes redevables. Il s'agit toutefois ici non du conflit en lui-même, mais de la comparaison entre le monde de 1914 et celui de 2014. Elle peut s'amorcer par une observation sur les conditions d'entrée en guerre, régulièrement revisitées et qui donnent lieu à de multiples analyses. Un ouvrage récent de l'historien Christopher Clark, *Les Somnambules*¹, a semblé à beaucoup renouveler le sujet en montrant l'aveuglement de l'ensemble des grands acteurs du moment qui seraient entrés dans le conflit sans l'avoir voulu, par un mélange d'inconscience et d'abandon, sans qu'au fond personne ne soit responsable, ou plutôt avec une responsabilité partagée. Cet ouvrage est en réalité construit sur deux sophismes, l'un acceptable mais banal, l'autre inadmissible.

Le premier sophisme est que, lorsque l'on cherche les causes d'un événement, quel qu'il soit, la causalité est tellement multiple qu'elle tend à se dissoudre. Les sophistes, qui ne sont pas, ou pas seulement les rhéteurs opportunistes que l'on décrie mais aussi de profonds philosophes², utilisaient l'exemple de l'athlète blessé par un javelot sur un stade lors des Jeux olympiques : quelle est la cause ? Le lanceur, le soleil qui l'a aveuglé, l'athlète sur la trajectoire, le vent qui l'a modifiée, le fabricant du javelot, l'arbre dont on l'a extrait, l'organisateur des jeux qui a fixé la date et l'ordre des compétitions, etc. ? Tout concourt et rien n'est décisif à soi seul. Faire appel à une pluralité de causes est dans le principe même affaiblir la causalité, que l'on peut démultiplier sans fin. Dès lors, la notion de cause est remplacée par un récit qui articule un prétendu déterminisme, et l'on peut de façon indéfinie dérouler des récits différents et également rationnels. Voici pour le bon sophisme, qui souligne l'illusion du déterminisme fermé dans les sciences sociales.

¹ Chr. Clark, *Les Somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre*, Flammarion, Paris, 2013.

² Jacqueline de Romilly, *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Éd. de Fallois, Paris, 1988.

Pour le mauvais sophisme, il consiste d'abord à mélanger causalité, donnée objective, et responsabilité, donnée juridique. Il consiste ensuite, sur le plan juridique, à renverser la présomption. Sans doute, concéderait-on, l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie et à la France puis envahi un pays neutre, la Belgique, avec comme buts de guerre la conquête et de nouvelles annexions³ – mais les autres auraient pu empêcher le conflit et ne l'ont pas fait. Il ressort ainsi de ce brouillard que la responsabilité est partagée, et Christopher Clark de le reprocher à la Russie et à la France notamment. On peut préférer à cet embrouillamini, qui mélange causalité supposée et responsabilité avérée, des idées simples qui ne sont pas pour autant des idées fausses. La réconciliation n'est pas l'oubli. L'Allemagne a soutenu l'Autriche-Hongrie dans son dessein d'écraser la Serbie, et c'est elle qui a déclaré la guerre, en prenant dès lors la responsabilité juridique et historique. Au-delà du rêve éveillé de Guillaume II⁴, elle y est entrée avec un enthousiasme populaire loin d'être partagé par les belligérants malgré eux, qui ont mené sur leur territoire une guerre défensive contre une agression extérieure.

Les débats intellectuels et politiques sur les origines, les dimensions et les conséquences de la Grande Guerre sont toujours vivants et promettent de ne pas être clos de sitôt, avec une nouvelle génération de chercheurs et l'accès à des archives toujours plus nombreuses. Si l'on considère de façon cavalière les transformations du monde entre 1914 et 2014, on doit écarter l'idée que toutes découleraient de la guerre qui serait comme un acte fondateur – ce serait retomber dans la causalité appauvrie et trompeuse que l'on écartait à l'instant. Mais il est clair que l'influence de cette guerre

³ Voir la contribution de Christine de Gemeaux dans le présent dossier, p. 22.

⁴ Voir la lettre du chancelier von Bülow reproduisant une lettre de l'empereur Guillaume II anticipant dès 1905 l'invasion immédiate de la Belgique en cas de guerre et « le pillage dans la belle France » (« Lettre du 30 juillet 1905 au ministère allemand des Affaires étrangères », in *Correspondance secrète de Bülow et de Guillaume II*, Grasset, Paris, 1931, p. 142), reproduite dans l'encadré, p. 11.

a été importante, qu'elle a été un point soit de départ, soit d'éclosion ou de cristallisation, soit d'activation de toutes les contradictions du xx^e siècle. Plusieurs d'entre elles se sont résorbées depuis lors, de sorte que l'on a parfois le sentiment que le monde de 2014 emprunte un chemin à rebours vers le xix^e siècle – en particulier, conflits balkaniques, montée en puissance de l'Asie, mondialisation économique... Mais entre 1914 et 2014, que de ruptures, que de dynamiques à l'œuvre ! En profondeur aussi, des invariants qui donnent tout son sens à la comparaison.

Ruptures

Le plus apparent, le plus évident, ce sont les ruptures. Qu'a de commun le monde de 2014 avec celui de 1914 ? Alors l'Europe dominait la terre entière, à l'exception certes notable du continent américain, chasse gardée d'États-Unis en pleine ascension mais isolationnistes. Sa domination reposait sur la puissance militaire et le rayonnement culturel, des empires coloniaux subjuguant des populations ultramarines jugées inférieures, le développement des sciences et technologies, une population nombreuse qui s'exportait, une prospérité économique et financière sans égale, l'Europe atelier et financier universel. Il est vrai qu'en regard elle était profondément divisée et forte l'hostilité entre ses États, toujours impériaux par quelque côté. Depuis le début du xx^e siècle, l'ombre de la guerre planait sur le continent, et les conflits locaux en son sein apparaissent rétrospectivement comme une répétition générale de la Grande Guerre. Aujourd'hui, tout est inversé. L'Europe, unie et pacifique mais réduite à elle-même, est sous contrôle des États-Unis, économiquement et militairement dominants, culture, innovation scientifique et technologique sont américaines, la Russie qui était un partenaire majeur est rejetée sur les marges.

Autre rupture, les grandes guerres avec montée aux extrêmes dans la logique du théoricien militaire Carl von Clausewitz ont disparu.

L'Europe en avait été durant trois siècles le théâtre : guerre de Trente Ans au xvii^e siècle, close en 1648 par le traité de Westphalie ; au xviii^e, guerre de Succession d'Espagne achevée par le traité d'Utrecht en 1713 ; au xix^e, guerres napoléoniennes, en quelque sorte guerres de succession de France, terminées en 1815 par le traité de Vienne ; enfin les deux guerres mondiales du xx^e siècle, la première aboutissant en 1919 au traité de Versailles et la dernière ne comportant pas de traité de paix général mais des règlements particuliers, longuement différés pour certains – la réunification allemande étant la véritable fin du conflit. Ces guerres ont été d'intensité croissante, avec des partenaires et des champs de bataille chaque fois plus nombreux, elles ont ruiné l'Europe et mis fin à sa domination, transformée en subjugation. Pour autant, la conflictualité n'a pas disparu, mais elle a changé de visage. Finies les grandes mobilisations populaires, l'enthousiasme belliqueux des populations, des guerres asymétriques, pas moins cruelles, guérillas, terrorisme, voire retour des mercenaires professionnels, des guerres ou des « frappes » que l'on masque sous des noms attrayants, sécurité, démocratie, droits des peuples, humanité.

Une autre rupture, d'ordre idéologique celle-là, concerne le socialisme. Il était au début du xx^e siècle la grande promesse de l'avenir, comme une religion séculière, l'espérance des classes laborieuses et la lumière de nombre d'intellectuels. Certes divisé entre écoles différentes – le marxisme devenait dominant mais le socialisme réformiste n'en était pas moins puissant quoique divers –, il semblait annoncer une nouvelle société qui prolongerait la démocratie en la conduisant à sa perfection, solidarité sociale, égalité concrète, fin de l'exploitation économique par des classes dominantes égoïstes et avides, paix internationale par la disparition des rivalités de tous ordres entre peuples épris de paix. Le xx^e siècle a connu, du fait de la Grande Guerre, la réalisation concrète du socialisme sous diverses

formes – révolution russe puis chinoise, socialisme démocratique en Europe, mais aussi perversions totalitaires et belliqueuses du fascisme et du nazisme, et *in fine* un socialisme tiers-mondiste lié à la construction des États issus de la décolonisation. Puis, les différentes versions du socialisme réel se sont effondrées tour à tour : les totalitarismes avec la Seconde Guerre mondiale, le communisme par épuisement, le tiers-mondisme par la persistance du sous-développement, le socialisme démocratique sous les coups de boutoir du marché, de sorte que les inégalités de tous ordres prospèrent et semblent ramener au XIX^e siècle. Aller-retour, le XX^e siècle a été tout à la fois le berceau et le tombeau du socialisme concret.

Une dimension du socialisme, particulièrement au début du XX^e siècle, était l'internationalisme, et un socialisme lié au pacifisme. Certes le marxisme-léninisme prônait la révolution universelle et escomptait qu'elle naîtrait de guerres révolutionnaires, entre États ou entre États et peuples. Mais la paix restait au moins officiellement l'aspiration générale des mouvements internationalistes, au-delà de leurs diverses obédiences, démocratiques, fédéralistes, socialistes et autres. L'Internationale devait devenir le genre humain. On peut craindre que tel ne soit plus le cas aujourd'hui, et c'est peut-être le sens profond de l'assassinat de Jean Jaurès à l'aube de la Grande Guerre.

On parle désormais plus volontiers de transnationalisme que d'internationalisme. L'internationalisme était abstrait et océanique, le transnationalisme est concret et de terrain. Le premier s'appuie sur des idées, le second promeut des intérêts. Anti-étatiste, il se tourne volontiers vers une conception compétitive voire belliqueuse des relations internationales. Il est compétitif avec la concurrence mondiale des firmes transnationales qui visent à absorber leurs rivaux et dont le ressort est la rentabilité privée plus que la solidarité publique, comme avec la volonté de domination culturelle répandue à travers des médias multiples mais

convergers. Il est belliqueux avec le retour des extrémismes religieux qui se répandent au sein des populations, dont le terrorisme est l'instrument et la conversion l'objectif. Les guerres de religion vont-elles, par un retour non au XIX^e siècle mais à des temps plus reculés, devenir l'avenir du monde ?

Dynamiques

Lorsque l'on compare 1914 et 2014, on peut éprouver à la fois un sentiment d'étrangeté et un sentiment de proximité. À certains égards, et dans le prolongement de tendances anciennes, le monde s'est dilaté, mais à d'autres il s'est rétréci. Changements d'échelle, nouvelles dimensions, mais aussi uniformisation et réduction de l'espace-temps, effet miroir de modèles dominants, conformisme et imitation. Ces dynamiques ont parfois éloigné et parfois rapproché les deux mondes. Les effets de leurs mouvements n'ont pas été rectilignes. Dans l'intervalle, des détours ont pu les écarter l'un de l'autre, et parfois en définitive les voir revenir l'un vers l'autre, comme à reculons. Voici quelques exemples.

- **La dilatation** est d'abord humaine, avec la croissance gigantesque de la population du globe, passée de moins de deux milliards en 1900 à plus de six en 2000. Même si l'on annonce une transition démographique, ses effets ne seront pas immédiats et resteront différenciés suivant les continents. La dynamique des transformations économiques, politiques, culturelles, religieuses reste imprévisible, mais l'Europe, plus vieillissante que d'autres, pourra y ressentir comme un prolongement des pertes des guerres mondiales. La dilatation est aussi étatique, la décolonisation, liée à l'affaiblissement de l'Europe, conduisant à multiplier le nombre d'États par quatre en quelques décennies. Elle a contribué au métissage des sociétés occidentales, facilité par les guerres qui ont amené combattants et travailleurs d'outre-mer dans les métropoles, puis par l'immigration. Le monde projeté en Europe a remplacé

l'expansion européenne dans le monde, mais cette dialectique n'est qu'un prolongement des mouvements lancés par les conquêtes et leurs reflux. Le succès de l'économie de marché et la croissance rapide des États-Unis attirent aussi en Amérique du Nord nombre d'hommes fuyant les pays pauvres.

La dilatation est parallèlement physique, puisqu'en 1914 le monde utile se réduisait aux espaces terrestres et maritimes, et que nombre d'espaces terrestres restaient inoccupés. Désormais s'y ajoutent l'espace aérien et l'espace extra-atmosphérique, dont la conquête et l'exploitation ont été fortement accélérées par les deux conflits mondiaux. Les activités humaines se déroulent toujours sur terre, mais elles sont de plus en plus tributaires des espaces fluides, mers et océans pour les transports de marchandises, air pour les transports humains, tandis que l'espace commande les communications immatérielles. Sur terre, en 1914 les grandes villes étaient peu nombreuses mais déjà en expansion, en 2014 les villes mondiales se multiplient et leur développement semble sans limite. Il est lié à la mondialisation qui établit entre elles des liens horizontaux mais, avant 1914, une première mondialisation était déjà à l'œuvre. Sur le plan technologique, électricité, pétrole, moteur à explosion, téléphone étaient déjà présents et actifs, et leur croissance en un siècle a été exponentielle. Tout se passe comme si les lignes de force étaient ouvertes et comme si la Grande Guerre avait accéléré leur course.

● Et cependant **le monde est parallèlement en voie de rétrécissement**. Effet de sa dilatation même, qui raccourcit les distances par la vitesse, rend chimériques les horizons aussitôt avalés, impose la présence humaine dans des espaces longtemps inviolés et préservés. Voici un siècle préoccupation locale et urbaine – les taudis, l'hygiène publique, l'assainissement des voiries –, l'environnement est devenu une question globale – Amazonie en proie à la déforestation, mers surexploitées et souillées, espèces animales menacées,

déserts eux-mêmes devenus zones de trafics, bases pour terroristes ou terrains d'exploitation minière. En termes de sécurité, en 1914 la méfiance était de règle, la menace sensible et l'on se préparait à défendre ses frontières par les armes ou alors on méditait la conquête de nouveaux territoires. La géopolitique était à l'ordre du jour. Après la Seconde Guerre mondiale en revanche, l'opposition Est-Ouest était d'une autre nature, l'ubiquité de la menace relativisait les territoires, tandis que la dissuasion nucléaire homogénéisait et rapprochait les espaces et que la prospérité était en quelque sorte dématérialisée. Puis, la chute du mur de Berlin a correspondu à une décennie de confiance et de rapprochement généralisé, de sorte que la perspective d'une paix durable paraissait renvoyer le vieux monde au musée. Aujourd'hui revient le fantôme du monde de 1914, qui rapproche non plus les espaces mais les temps, redécouverte de la géopolitique, méfiance croissante entre États, bruits de bottes, conflits ethniques, agitation de sociétés repliées sur des espaces qui leur sont chers.

C'est aborder une autre forme de rétrécissement, de caractère politique, économique et social. Il existe dorénavant un modèle unique, d'origine occidentale même s'il est fondamentalement américain et s'il s'éloigne de l'Europe classique, élitiste et hiérarchique, qui tolérait avec bonne conscience la diversité des civilisations par leurs degrés d'infériorité relative. Ces gens pouvaient, dans les régimes coloniaux, conserver leurs mœurs et croyances pourvu qu'ils acceptent leur soumission. La diversité était objet de curiosité et d'étude, la réduire n'était pas un projet. Désormais, la mondialisation tend vers l'homogénéisation sur tous les plans. À la pluralité des civilisations, des systèmes politiques et sociaux, elle substitue des valeurs universelles, les droits de l'homme et la démocratie représentative mâtinés par la libération des échanges. Elle entraîne aussi la constitution d'une catégorie dominante transnationale, privilégiée et nomade, qui vit dans l'espace mondialisé, physique ou virtuel,

tandis que les populations vernaculaires subissent délocalisations, pertes d'emplois et sont tentées en réaction par un nationalisme frustré, passéisme qui menace la construction européenne même et un peu partout la paix civile. Ces tendances contradictoires évoquent également le monde d'avant 1914, avec une double aspiration, celle des nationalismes belliqueux et celle de l'internationalisme pacifique. La différence, comme on l'a déjà noté, c'est que le socialisme, même démocratique, ne semble plus en mesure de résoudre ces contradictions en les dépassant. Point n'est plus besoin d'assassiner Jaurès.

Invariants

Ruptures et dynamiques s'appuient sur des éléments invariants de la société internationale, sur sa nature dialectique, polyphonique ou cacophonique suivant les cas, fragmentation d'un côté, attraction internationale de l'autre pour citer Frédéric Ramel⁵. Le maintien de la diversité des États et de leurs sociétés, l'aspiration à l'unité et au minimum à une gestion organisée des questions d'intérêt commun, dont la gouvernance est la dénomination contemporaine, sont des constantes. Mais aucune harmonie préétablie, bien au contraire, de sorte que, présence du passé, en 2014 comme en 1914, la société internationale demeure une société complexe. Société politique en gestation et société polémique virtuelle, elle emprunte des traits à chacun de ces types de sociétés.

● **Le pluralisme des États et des sociétés** est plus que jamais d'actualité, et leur dialectique se démultiplie. *Les États* d'abord demeurent très attachés à leur souveraineté, en dépit des apparences, et même l'Union européenne ne porte pas en réalité atteinte à celle de ses membres. La souveraineté permet de placer l'intérêt national au-dessus de toute autre

considération, de sorte que la forme d'organisation politique que constitue l'État, la seule légitime depuis des siècles, attire irrésistiblement entités et groupes à la recherche d'une existence internationale. Ce n'est pas par hasard que l'on a assisté depuis un siècle à une prolifération d'États nouveaux. En même temps, au-delà du principe de leur égalité juridique, ces États sont très inégaux en termes de puissance et cette inégalité est source d'une hiérarchie qui est régulatrice si elle est acceptée, source de désordre si elle est contestée. Montée et déclin de puissance sont un grand ressort des relations internationales, aujourd'hui comme hier. Les grandes puissances s'efforcent de contrôler de grands espaces, de définir un ordre régional, les petites puissances y concourent ou le refusent. Consentement ou coercition sont des outils que l'on utilise tour à tour ou concurremment. Déjà avant 1914, par exemple, l'Asie s'éveillait et le Japon tentait de la dominer en résorbant la présence occidentale. En 2014, c'est la Chine qui se prépare à développer un ordre régional. Dans les deux cas, ils se heurtent aux États-Unis, le Japon par la guerre, la Chine par une montée en puissance jusqu'à maintenant pacifique.

Quant aux sociétés, la question est celle de leur rapport avec le gouvernement qui les dirige, mais aussi avec le cadre étatique dans lequel elles sont insérées. Les difficultés internes des États prennent une dimension internationale, et les problèmes provoqués par la défaillance des États ne sont pas nouveaux, même si la multiplication du nombre des États les a rendus plus fréquents. La fin des empires a toujours entraîné des troubles plus ou moins retardés, qu'il s'agisse de l'Empire ottoman, de l'Autriche-Hongrie, des empires coloniaux et plus récemment de l'URSS. Les peuples des petits États qui surgissent des partitions éprouvent souvent des frustrations et tendent à entraîner les grandes puissances dans leurs affrontements locaux. La Grande Guerre en a procédé en son temps, de même qu'aujourd'hui nombre de facteurs belli-

⁵ Frédéric Ramel, *L'Attraction mondiale*, Presses de Sciences Po, Paris, 2013.

gènes sont liés à des frottements entre voisins petits et moyens, que les puissances extérieures sont appelées à calmer si elles ne veulent pas y être entraînées. À huit décennies de distance, la question des Balkans occidentaux, Bosnie et Serbie en 1914, les mêmes en 1992 avec la dislocation de la Yougoslavie, a illustré les deux hypothèses. L'annexion de la Bosnie par l'Autriche-Hongrie en 1908 a pesé lourd dans le climat de méfiance qui a favorisé le recours à la guerre en 1914. L'indépendance du Kosovo en 2008, à la suite d'une intervention de pays membres de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) en 1999, n'a pas eu de conséquences aussi tragiques, mais elle n'en est pas moins grosse de conséquences à long terme.

● **La société internationale comme société politique et comme société polémique.**

Une société politique repose sur le refus de la violence armée pour régler les différends en son sein, sur la perception d'une identité commune, sur la gestion collective des questions d'intérêt général. Les sociétés internes sont en principe politiques, la société internationale l'est de façon virtuelle. La Charte des Nations Unies adoptée en 1945 condamne le recours à la force armée dans les relations internationales. Elle offre aux États membres, pratiquement tous aujourd'hui, un cadre pour atteindre des objectifs aussi bien politiques, économiques et sociaux au bénéfice de tous. Elle crée un instrument pour maintenir la paix et la sécurité internationales, le Conseil de sécurité. Si elle avait été appliquée de bonne foi, elle aurait rompu avec le monde d'avant 1914, elle aurait exclu tout conflit international en établissant les conditions d'une solidarité des États au service d'objectifs communs. Mais si le droit est nécessaire il n'est pas suffisant, et l'on sait que la Charte n'a réalisé que partiellement ces ambitions. La gouvernance à laquelle elle aspirait n'a pas disparu pour autant, et le Conseil de sécurité conserve un rôle important quoique intermittent. Désormais, ce sont des instances informelles et auto-instituées, comme le G7, le G8 ou le G20, regroupant les princi-

paux États, qui reprennent le Concert international à leur compte. Par-là on revient sur un plan universel à ce qu'était le Concert européen au XIX^e siècle, avec les bénéfices et les limites de l'exercice.

Société polémique, la société internationale le reste à beaucoup d'égards, c'est-à-dire une société dans laquelle la violence armée est à la fois un problème et une solution, un instrument à la disposition des États et qu'ils utilisent. Sans doute existe-t-il des régions plus avancées, et l'Union européenne en est le modèle, qui a établi entre les États membres une paix structurelle. Mais, même sur l'Union européenne pèse l'ombre de l'OTAN, et l'affaire ukrainienne montre en 2014 que certains membres aimeraient bien la précipiter dans de nouveaux affrontements, contrairement à ses principes fondateurs. Sans doute, depuis plus d'un siècle, l'effort de restriction du recours à la force armée par les États a-t-il été continu, des premières conférences de la paix en 1899 et 1907 à la Société des Nations (SDN), puis à l'ONU. Mais ces efforts n'ont empêché ni la Grande Guerre ni la Seconde Guerre mondiale, et l'on a déjà noté que la conflictualité demeurerait diffuse dans la société internationale. Elle ne ressemble ni à la paix perpétuelle à la manière de Kant, ni à la guerre perpétuelle à la manière de Carl Schmitt⁶. Composite et complexe, elle repose toujours sur la sagesse des grandes puissances et la stabilité des petites. Les portes de la guerre ne sont jamais closes, la mondialisation n'est pas la paix, la transnationalisation ne peut se substituer à la politique. Accepter le pluralisme et respecter le droit international, telles sont les conditions de la paix en 2014 comme en 1914. ■

Serge Sur

⁶ Emmanuel Kant, *Projet de paix perpétuelle*, 1795 ; Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, 1950.

Quand Guillaume II jouait à la guerre (1905)

Le Chancelier prince de Bülow au ministère des Affaires étrangères

Norderney, 30 juillet 1905

Sa Majesté [Guillaume II] télégraphie dans le plus grand secret cet après-midi de Dantzig : « [...] D'autres faits aussi, comme la grave communication du comte Metternich sur l'animosité croissante en Angleterre (confirmée par une lettre privée de Coerper¹ au baron de Senden) ne permettent pas d'écarter entièrement l'idée de projets malveillants à notre égard. J'ai donc examiné à fond ces éventualités avec Jules de Moltke, qui cet hiver remplacera le comte de Schlieffen². Voici les conclusions auxquelles nous sommes arrivés : il est tout à fait invraisemblable que l'Angleterre fasse un "coup de tête" alors qu'une partie de sa flotte est dans la Baltique. Celle-ci se trouverait en effet coupée par nous qui occuperions aussitôt le Danemark et fermerions les Belt, tandis que notre flotte pourrait aller ravager les côtes anglaises de la mer du Nord. Mais il ne faut pas s'attendre à cette faute de la part d'un adversaire prudent et de bon jugement dans les choses militaires. Mais si l'Angleterre, d'une façon ou d'une autre, nous déclare la guerre ou nous attaque, il faut que Votre Altesse envoie aussitôt un télégramme à Bruxelles et un à Paris, avec sommation de se déclarer dans les six heures pour ou contre nous. Nous entrerons immédiatement en Belgique,

quelle que soit sa réponse. Pour la France, il s'agit de savoir si elle restera neutre (ce qui est peu vraisemblable, mais non impossible) : il n'y aurait pas lieu alors de se préoccuper du *casus foederis* avec la Russie. Si la France mobilise, c'est une menace de guerre dirigée contre nous au profit de l'Angleterre ; il faudra alors que les régiments russes marchent avec nous et je crois que la perspective de se battre et de se livrer au pillage dans la belle France sera un appât suffisant à les attirer. À l'occasion, on pourrait voir s'il ne serait pas possible d'offrir une compensation à la France afin qu'elle se comporte bien à notre égard comme par exemple un arrondissement de territoire, au détriment de la Belgique ; cela la dédommagerait de l'Alsace-Lorraine. La présence de la flotte anglaise dans la Baltique s'explique tout naturellement par l'accueil extraordinairement cordial fait à la nôtre à Copenhague, ce qui a beaucoup surpris les Anglais. L'Amiral May est sûrement chargé de rappeler au Danemark que l'Angleterre le considère, de même que le Portugal, comme un satrape obéissant et en outre comme son avant-poste du côté de l'Allemagne ; il ne doit donc pas se permettre de nous faire les yeux doux. La même chose se passera probablement en Suède maintenant qu'une princesse anglaise³ vient de s'y fixer. On ne peut compter pour la période qui vient sur une aide active de la Russie, son armée est occupée par la guerre et la révolution, et sa flotte est détruite. Mais elle nous laisse le dos libre ! Aide passive, voilà qui est parfait ! » *

¹ Attaché naval allemand à Londres.

² Chef du grand état-major allemand de 1891 à 1905. Il fut remplacé en effet par Moltke.

³ La princesse Marguerite, fille du duc de Connaught, nièce d'Édouard VII, venait d'épouser Gustave-Adolphe, petit-fils d'Oscar II roi de Suède.

* Extrait de Bernhard von Bülow et Guillaume II, *Correspondance secrète de Bülow et de Guillaume II*, Grasset, Paris, 1931, pages 141-143.